

Archives de la souffrance et les grands se feront mendiants

J'étais allée à Katmandou et j'avais vu.
J'avais vu les réfugiés arrivés à pied, épuisés
par la grand-route de la Chine.
Je n'ai pas oublié la grande fuite de leur langue-patrie
Et, dans leurs yeux, la peur du feu nourri du fer et du sang.
Je n'ai jamais oublié Katmandou.

J'avais entendu les exilées du Tibet pleurer et psalmodier
le chant des partisans au rythme du piétinement,
du tissage, du courage, du temps, des larmes, du silence,
disant aux passants dans les venelles, écoutez-le sans l'oublier,
c'est le rythme du résistant.
Je n'ai rien oublié de l'Asie. Rien.

Je suis revenue de Katmandou et j'ai tenté de dire l'Asie.
J'ai entendu le rire des sourds, j'ai reçu leurs postillons,
j'ai tenté d'oublier les roquettes et la guerre.
Je me suis tue pour préserver la psalmodie
des femmes, des mères chantant la paix pour leurs petits.
C'est alors que j'ai rencontré la cruauté.

J'ai vu les corrupteurs des terres, des airs et des mers,
les pollueurs des mères et des hameaux du bord de l'eau,
envoyer par le grand fond des ciels d'été,
l'ultime fusée de détresse des moines de l'Eveil
lançant au monde, la grande prière de la montagne.
Au Népal, même les montagnes prient.

Au Sud, les guerriers se reposaient,
la mousson passée, le commerce fleurissait,
les banquiers recueillaient les fruits de l'été,
les petites filles en costume marin allaient à l'école,
c'était la paix retrouvée pour les guerriers.
Le repos du guerrier, ce n'est pas la Paix.

J'ai entendu retentir l'appel du Grand Chemin,
le long cri de Lhassa lancé depuis l'exil,
la souffrance existe, pas celui qui souffre,
l'acte est accompli, il n'y a plus de projet.
La Paix existe, les grands jeux d'injustice sont interdits.
Bouddha aussi était né d'un rêve de sa mère.

Sur la voie des Olympiades, les voix se lèvent,
pour accompagner l'évidence de l'affliction
quand elle saisit l'humanité tout entière
parce que la liberté d'exister est bafouée pour une seule
sur la grand-route de Lhassa à Katmandou.
Et se fredonne à nouveau le chant des partisans

Quand la liberté est livrée aux jeux d'arènes,
avec le consentement de toutes les autorités
du monde entier qui attend des gladiateurs le sang,
alors, sur la voie sans retour de Lhassa à Katmandou,
retentit le chant muet des Olympiades désertées.

Advient alors le Temps d'une guerre invisible.

Dans les ciels du Léonard et d'un grand prétoire du Nouveau Monde
l'écho du cantique des enfants dans la fournaise,
psalmodiant les plaies indélébiles de la mémoire des femmes,
lancera au passé l'appel des archives de la souffrance
qui déploieront la force de leurs bras pour disperser les superbes.

D'âge en âge, les mères et les filles se souviendront.

Dans les arènes de Rome et de Lutèce,
défiant l'appel des lions, des griffes, du sang,
les gladiateurs désarmés affronteront les torches vivantes,
et les tribunes se vidant de leurs curieux
proclameront l'arrêt des jeux du feu, du fer, du sang, de l'acier.

Et Jeanne, La Lorraine, écouterà ses voix.

Au pied du Potola livré au pouvoir désarmé,
dans le silence de l'ombre, retentira l'écho des âmes captives
recevant l'appel de l'Eveil, répétant aux montagnes
l'éternelle mélodie traversée par la honte des femmes qui imposera
l'immortel combat des moines en lieu et place des archives de papier.

Et de Birmanie, leur mémoire prendra la parole.

A Salomé Zourabichvili, un partisan
16 mars 2008 - 21 mai 2011
Galerie Dumas - Sorbonne